Document generated on 04/28/2024 2:40 p.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Commentaires

Number 7, Fall 1982

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1644ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(1982). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche*, (7), 39–40.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'AMÉRIQUE CRAQUE
Marvin Harris
Stanké, 1982

Comment mettre bout à bout toutes les idées folles et sérieuses de l'Amérique? Comment saisir cette Amérique boursouflée de contradictions, morcelée par mille idéologies, mille sectes, mille mouvements politiques? Les États-Unis donnent des maux de tête aux analystes et plus personne, sauf quelques Européens en mal de croquant, n'essaie de nous donner une vision d'ensemble de ce qui s'y passe.

Marvin Harris est un anthropologue qui s'interroge sur son pays. Il n'innove pas dans la méthode, mais il y a dans cet essai des intuitions intéressantes, et disons-le choquantes pour certains et certaines. Ainsi, le féminisme est-il un simple effet de l'urbanisation? Les homosexuels peuvent-ils et veulent-ils sortir de leur ghetto? D'où viennent les sectes et sont-elles vraiment en train de changer l'Américain moyen?

Ce livre — ni pessimiste, ni mystificateur — présente des hypothèses qui nous obligent à remettre en question certaines idées reçues, et l'auteur conclut: «La réalisation du rêve américain est improbable, mais elle ne deviendra réellement impossible que lorsque le dernier rêveur y aura définitivement renoncé». J'ai le goût de dire, à lire absolument, même si parfois ça dérange nos idées confortablement «gauchistes»!

Marc Chabot

LES MANÈGES DE LA VIE
Cycles et ruses de la nature
Paul Colinvaux
Seuil, coll. Science ouverte, 1982

À l'heure où nous sommes à faire le point de nos connaissances dans de multiples domaines à la fois, l'écologie vient nous dire qu'il n'est pas vrai que tout est parfait dans la nature et que, dans tous les cas, les êtres vivants se trouvent dans les milieux qui leur sont le plus favorables. Au contraire. S'adapter, s'accommoder, ne rien prendre pour un absolu, croire que demain tout peut changer, c'est à travers toutes les générations de vivants qui se sont succédées sur Terre la leçon qui se dégage. La mort est rigide, cassante, obstinée. La vie s'adapte au nom même d'elle-même, pour se maintenir, perdurer.

C'est l'impression générale qu'on garde de la lecture de ce petit traité d'écologie, qui se veut livre de lecture agréable plutôt que savant manuel hermétique. Son titre et son sous-titre rappellent qu'il est une grande promenade auprès des multiples formes d'organisation sur Terre, une constante illustration du principe d'adaptation. J'avais été attiré par cet ouvrage à la lecture d'un compte rendu joyeux qu'en donnait Michel Tournier dans *Le Monde*. Et je n'ai pas été déçu.

L'auteur, un écologiste américain, professeur de zoologie à l'*Ohio State University*, part du soleil pour nous amener dans l'infiniment petit. Il explique habilement les grandes lois de la régulation de la vie. Sans compter qu'il nourrit de phrases bien tournées mon babillard domestique. «Le corps est à la fois le vaisseau qui transporte l'esprit et le carburant qui fait avancer ce vaisseau.» «Là où il y a beaucoup de vie, il y a beaucoup de mort.» «Il doit être quasiment impossible de mener une vie sociale où l'espace ne joue aucun rôle.» «Toynbee affirme que les gens ont besoin du stimulus moral causé par un environnement difficile pour donner le meilleur d'eux-mêmes.»

Au fond, *Les manèges de la vie*, à lire comme on regardait tourner le manège de chevaux de bois, cette attraction foraine de notre enfance.

Jean Provencher

L'HOMME ET LE SEL
Philippe Meyer
Fayard, coll. Le temps des sciences, 1982

Nous ne pourrons jamais nous passer de sel. Cela tient à nos lointains ancêtres qui ont habité les eaux pendant un milliard (!) d'années. Bien plus, nous portons la mer en nous. La composition du liquide dans lequel baignent nos cellules, sa très forte teneur en sel, est assez voisine, dans l'ensemble, de celle de la mer elle-même. Chacun, à sa manière, promène la mer.

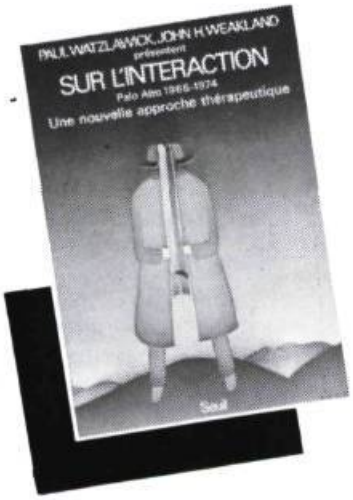
Sans des mécanismes rigoureux qui se chargent de retenir le sel à l'intérieur du corps, les espèces terrestres n'auraient jamais pu succéder aux espèces amphibiennes. Cartilagineux plutôt qu'osseux, nous serions toujours demeurés mi-chair mi-poisson. Mais le passage s'est fait. Nous sommes arrivés à maintenir nos concentrations importantes de sel par deux systèmes de contrôle: l'un, situé dans le cerveau, augmente l'ingestion de sel en cas de déficit aigu; l'autre, dans les reins, limite les pertes de sel dans les urines en ajustant en permanence l'excrétion urinaire ›

saline aux exigences de l'organisme.

Instinctivement, semble-t-il, les espèces animales, l'humaine y comprise, ont su adapter leurs apports alimentaires en sel à leurs besoins. On suppose que cela n'a pas toujours été facile. «Les premiers hommes ont certainement souffert du manque de sel, de fatigues extrêmes, de la perte de force physique qui en découlent.» Récemment, au néolithique, on s'est mis à extraire le sel de la mer, à le sortir de terre. Le sel était sacré. On s'est battu pour lui. Des millions d'hommes, poussifs, à la peau corrodée, sont morts dans les mines. Des gouvernements ont taxé le sel. Depuis 300 ans, la découverte d'énormes dépôts de sel a levé peu à peu toutes les difficultés touchant sa libre consommation. L'homme s'est jeté sur le sel avec frénésie. Il permettait à meilleur marché que les épices de rehausser les mets. Il aidait à la guérison des plaies. Et surtout il se révélait une excellente technique de conservation. Et nous en sommes venus, culturellement, à bouffer trois à quatre fois trop de sel. D'où surcharge. D'où parfois hypertension artérielle, une maladie polyfactorielle relevant à la fois de l'inné et de l'acquis.

C'est ce que raconte — et bien plus encore — Philippe Meyer, spécialiste français de l'hypertension artérielle. Tantôt c'est l'historien qui parle, tantôt le médecin ou le chercheur. Il en prend large. C'est la raison pour laquelle j'ai bien aimé ce livre.

Jean Provencher



SUR L'INTERACTION
Paul Watzlawick,
John H. Weakland
Seuil, 1981

Pourquoi cet homme achète-t-il quatre douzaines de gâteaux «McCain» sous prétexte qu'ils sont en solde? Un autre cherche de la peinture de couleur brune et finit par sortir avec quatre gallons de peinture jaune orange: ils étaient à moitié prix. En v'là un qui économise sur la nourriture pour chiens. Pourvu que ce ne soit pas pour ses chats! Serait-on en pleine période de psychose économique?

Quand mes questions sur les comportements sont sans réponse, je vais faire un tour à l'école de Palo Alto, institut de recherche sur l'interaction humaine. Le livre *Sur l'interaction* réunit plus de 130 articles publiés par les membres et correspondants du *Mental Research Institute* de Palo Alto en Californie. Quoique l'ouvrage s'adresse plutôt à des thérapeutes (expositions théoriques, exposés de cas complexes, instrumentation mathématique et scientifique), j'ai tout de même réussi à trouver une réponse à ma question, en charriant un peu.

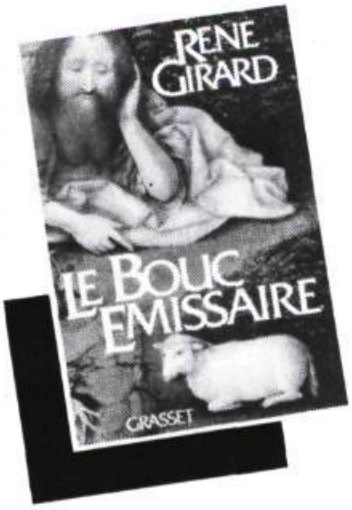
En fait, mes trois bonshommes du magasin de faillite seraient pris dans une situation du type «plus de la même chose», laquelle, explique-t-on dans le livre, «consiste à chercher une solution en redoublant certains efforts alors même que ce sont justement ces efforts qui rendent impossible cette solution». En période de crise, la critique fout encore plus le camp.

Liliane Simard

LE BOUC ÉMISSAIRE
René Girard
Grasset, 1982

Ceux et celles qui connaissent déjà les oeuvres antérieures de Girard devront peut-être s'abstenir de lire *Le bouc émissaire*. Je dis «peut-être», parce que je sais qu'on ne laisse pas tomber aussi facilement un auteur qu'on aime. Généralement, il a beau nous redire la même chose, il a beau refaçonner une vieille thèse, il continue de nous séduire.

Ainsi, on le savait déjà qu'un mythe permet souvent à une foule d'identifier un coupable (Oedipe, les Juifs ou les Noirs). René Girard nous dit qu'il «veut montrer qu'il existe un schéma transculturel de la violence collective et qu'il est facile d'en esquisser, à grands traits, les contours» (p. 33).



Le bouc émissaire dégage encore plus habilement qu'auparavant ce schéma. D'une oeuvre à l'autre, Girard raffine son hypothèse, élabore des réponses plus subtiles et provoque plus que jamais les critiques. Peu m'importent ici les combats de sectes d'intellectuels, *Le bouc émissaire* vient ajouter un maillon à la chaîne explicative qui avait pour origine *La violence et le sacré*. Le travail est bien fait. La lecture plus limpide que jamais, le texte plus clair et plus précis.

Marc Chabot

NOUVEAUTÉS

Science avec conscience
Edgar Morin
Fayard
Le désordre des familles
Arlette Fargues et Michel Foucault
Gallimard
L'inconscient et son scribe
Moustapha Safouan
Seuil
L'invention scientifique
Gérald Holton
P.U.F.
«A corps et à cris»
Revue Autrement n° 42
L'obvie et l'obtus (Essais critiques n° 3)
Roland Barthes
Seuil
L'économie fiction
Andreff, Cot...
François Maspéro
La maison des Saoud
Holden et Johns
Ramsay
Le testament de Sartre
Michel Antoine Burnier
Olivier Orban